BALZAC ET LA NORMANDIE

Balzac avait trente ans quand il a publié en mars 1829 *Le dernier Chouan ou la Bretagne en 1800* sous le nom d'Honoré Balzac, avant d'y ajouter la particule aristocratique et de signer Honoré de Balzac le même roman sous le titre *Les Chouans*. Il s'était orienté de sa Touraine natale vers la Vendée, et même vers la Bretagne, puisqu'on considère l'histoire des Chouans, et l'action de ce roman qui se déroule en 1799, comme se situant au moment où la Bretagne monarchique s'est soulevée contre le gouvernement révolutionnaire. C'est d'ailleurs à Fougères que Balzac s'était établi en septembre 1828 pour y préparer ce roman.

Ce mouvement de l'intérêt et de l'imagination du romancier s'est-il continué, allant de la Bretagne vers la Normandie ? Telle est la question qu'on peut se poser et donc celle dont je partirai aujourd'hui.

Nicole Mozet, dans son livre indispensable sur *La Ville de province dans l'œuvre de Balzac* (Paris, SEDES, 1982), a mis en valeur deux noms de villes sur lesquelles je voudrais m'arrêter : Carentan dans le département de la Manche et Bayeux, chef-lieu d'arrondissement du Calvados. Balzac, explique-t-elle, a connu Carentan en juillet 1822, lors de son séjour de deux mois et demi à Bayeux chez sa sœur Laure Surville, et il a traversé Carentan en allant à Cherbourg voir les travaux du port.

Il sera fait allusion à Carentan dans *Le Réquisitionnaire* (1831), où une mère meurt à l'instant précis où son fils est exécuté dans le Morbihan, et à Bayeux, « jolie ville située à deux lieues de la mer », dans *La Femme abandonnée* (1833), et aussi dans *Une double famille* (1830 -1842).

Balzac a fait en outre dans le *Feuilleton des journaux politiques* du 24 mars 1830 le compte rendu d'un livre de Henri Pluquet, *Essai historique sur la ville de Bayeux et son arrondissement* (Caen, 1829).

Mais surtout on ne saurait oublier Cherbourg dans l'expérience de l'année 1822 et l'apparition inattendue de cette ville dans un roman de Balzac, publié pour la première fois en 1836, donc quatorze ans plus tard, qui va plus longuement retenir mon attention, *La vieille fille*. Il est difficile de le séparer d'un autre roman, *Le Cabinet des Antiques*, puisque Balzac choisira de les réunir sous le titre *Les Rivalités*, quand il les retiendra en 1844 pour *La Comédie humaine* (volume VII, tome III des *Scènes de la vie de province*). Il a alors placé en I *La vieille fille* et en II *Le Cabinet des Antiques*, deux textes qui avaient connu des publications diverses au cours des années 30.

C'est dans une autre ville que se situe l'action principale de ces deux romans. On est en droit de les considérer comme formant une sorte de cycle d'Alençon, à cette réserve près que le nom de la ville est précisé dans *La Vieille Fille*, et qu'il ne l'est pas dans *Le Cabinet des Antiques*, pour une raison qu'il est difficile de justifier pleinement. Dans son livre, Nicole Mozet s'est penchée sur ce problème dans les pages qu'elle a consacrées à Alençon (p. 161-177). Et il y a eu en mai-juin 1949 une

exposition organisée par J. J. Launay et R. Jouanne, *Balzac à Alençon et Alençon dans l'œuvre de Balzac*.

Pourquoi Alençon, dans ce qu'on appelle le pays Bas-Normand ? Balzac y était passé au moins deux fois. En avril 1825, il s'y était rendu pour traiter avec un graveur qui y habitait rue des Sieurs. En 1828 il y est venu de nouveau en se rendant à Fougères. On a pu en trouver des traces dans *Les Chouans* et dans *Une ténébreuse affaire*. Mais c'est sur le cycle des *Rivalités* que je vais concentrer mon attention, davantage sur *La Vieille Fille* que sur *Le Cabinet des Antiques*.

La Vieille Fille se déroule principalement à Alençon. Mais curieusement, dans la première phrase, une distinction semble établie entre Alençon et la Normandie. Je cite :

> Beaucoup de personnes ont dû rencontrer dans certaines provinces de France plus ou moins de chevaliers de Valois, car il en existait un en Normandie, il s'en trouvait un autre à Bourges, un troisième florissait en 1816 dans la ville d'Alençon, et peut-être le Midi possédait-il le sien.

En tout cas celui qu'on peut considérer comme le personnage aristocratique central, le chevalier de Valois, est « un vieux gentilhomme, long, sec et sans fortune ». Il avait guerroyé en Vendée « et quelque peu chouanné », il avait passé à Paris la majeure partie de sa jeunesse, il avait trente ans quand la Révolution de 1789 éclata, et il était finalement accepté par la haute aristocratie de province, à Alençon, où il va être l'un des soupirants de celle qui est appelée la vieille fille.

Le roman est organisé autour du personnage principal, Mademoiselle Cormon, la très riche héritière qui, en 1816, après les guerres napoléoniennes, craint d'être recherchée pour son argent et reste donc vieille fille.

La « cellule première » du livre pourrait être la ville d'Alençon où Balzac a séjourné et, comme l'a écrit Henri Quéffelec, « la courte liaison de Balzac et la ville d'Alençon devait être, pour la littérature, un événement heureux. En ces lieux où l'esprit ne soufflait pas, Balzac se sentait particulièrement fureteur, perspicace. A lui la divination des ruses et des intrigues ! ». C'est « un cadre paisible aussi trompeur que la verdure d'un chemin creux au temps des Chouans ». « Un drame, des drames, logent ici ». « Alençon, ville 'cent pour cent province' et qui l'est demeurée, offrait à Balzac une magnifique atmosphère. Une espèce de magnifique silence où faire éclater le drame ». Je cite l'excellente préface de ce grand écrivain d'origine bretonne pour *La Vieille Fille* dans le tome I de *L'Oeuvre de Balzac*, Club Français du livre,1962.

Le choix du romancier s'est porté sur cette ville, Alençon, qu'il la considère explicitement comme normande, ou non. Comme l'a encore écrit Henri Queffélec, « Balzac pèse Alençon et le juge digne de contenir un roman. Une intrigue domestique, une histoire de mariage. Trois hommes prétendent à la main d'une vieille fille qui, par désespoir d'en manquer un quatrième - déjà marié ! - se décide

enfin pour l'un d'entre eux. Le mariage de mademoiselle Cormon à Alençon « devient une affaire d'Etat. Gens, maisons, doctrines s'affrontent. […] Drame sauvage et grotesque, à l'échelle de la province ».

Cette vieille fille de 42 ans n'ose pas avouer à son frère qu'elle ne voudrait pas mourir sans avoir connu le mariage, porté un enfant. Et pourtant, selon Quéffelec, « elle a peur d'avoir un homme dans sa vie comme la société alençonnaise, plus tard, aura peur de laisser la ligne de chemin de fer Paris-Brest passer par Alençon - et préfèrera s'y refuser. Mais sourdement, sournoisement, elle ne cesse de penser au mariage ».

Le chevalier de Valois d'Alençon : un vieux gentilhomme de 58 ans, à la taille encore juvénile, au foie et au cœur ardent, un chauve dont le crâne brillait comme de l'ivoire. C'est « un vieux célibataire », « un Adonis en retraite », « un vieux garçon », occupant un logement modeste au 2e étage d'une maison située rue du Cours et appartenant à une blanchisseuse, Mme Lardot. Mais il était depuis longtemps reçu dans le beau monde, et restait donc « l'enfant gâté de la ville ».

Un matin de 1816, il entend une jeune fille monter dans l'escalier. C'est Suzanne, une ouvrière de Mme Lardot, belle comme la plus belle des courtisanes du Titien, avec quelques défauts normands. Il la prend entre ses genoux mais l'oriente vers un certain du Bousquier, qui a fait fortune à Paris alors que lui, il reste pauvre. Tous les deux, en fait, sont rivaux auprès de la vieille fille, la riche Mlle Cormon : ils « attendaient le moment où quelque hasard leur livrerait cette vieille fille ». Du Bousquier, venu de Paris, habite à Alençon rue du Cygne où il a acheté une maison confortable, « offrant un amas confus de saletés et de magnifiques choses ». Suzanne s'offre comme épouse à du Bousquier, mais ce n'est pas la grisette, c'est Mlle Cormon qu'il voudrait épouser.

Déçue par la ladrerie de Du Bousquier, Suzanne se rend chez Mme Granson, la trésorière de la Société Maternelle, et en effet elle est mère du jeune Athanase Granson, qui travaille à la mairie d'Alençon. Lui-même aime sa parente éloignée, la vieille fille, cette Mlle Cormon que guettaient ses deux rivaux inconnus, le chevalier de Valois et du Bousquier. La passion de ce jeune homme de 23 ans pour une vieille fille ayant dépassé la quarantaine est vraie. Mais c'est Suzanne qui a pour Athanase le coup de foudre, malgré la pauvreté de celui-ci. Pourtant elle choisit d'aller à Paris.

Mlle Cormon habite dans un vieil hôtel de famille, rue du Val-Noble, avec une très belle terrasse. Cette demeure correspond à « un archétype des maisons bourgeoises d'une grande partie de la France », avec une bibliothèque. Mlle Cormon est très catholique, et nièce de l'abbé de Sponde.

Depuis longtemps elle rêve d'épouser M. de Valois pour qui elle a une considération respectueuse. Mais il est aussi question de du Bousquier, et surtout d'un certain vicomte de Troisville qui est revenu de Russie pour habiter Alençon. Il arrive, mais il est marié et il a des enfants. Donc finalement, c'est du Bousquier

qu'elle épouse. Le mariage a lieu, mais elle reste vierge, donc en quelque sorte éternellement vieille fille.

Il est déjà question, dans *La Vieille Fille*, sans qu'il figure parmi les concurrents, d'un autre vieux monsieur, le vieux marquis d'Esgrignon, qui est réduit à la misère. Il est au centre du *Cabinet des antiques*, et c'est sa maison qui est présentée sous ce nom. L'action se déroule six ans plus tard, donc en 1822. Par rancune d'avoir été jadis éconduit par Mlle d'Esgrignon, un certain du Croisier, s'acharne à ruiner et à déshonorer cette noble mais indigente famille. Il pousse le fils du vieillard, le jeune Victorien, héritier du nom, dans la voie de dettes impossibles à rembourser, et même de faux. Victorien est finalement sauvé par le dévouement du notaire Chesnel qui met dans son jeu le juge Blondet et le juge d'instruction Camusot.

Dès les premières lignes, volontairement le nom de la ville de province n'est pas donné. Balzac écrit seulement :

> Dans une des moins importantes préfectures de France, au centre de la ville, au coin d'une rue, est une maison, mais les noms de cette rue et de cette ville doivent être cachés ici.

Seul est donné le nom de la maison, l'hôtel d'Esgrignon, un nom qui, précise Balzac, « était un nom de convention. C'est la maison de ce vieux gentilhomme, Charles-Marie-Victor-Ange Carol, marquis d'Esgrignon ou des Grignons, suivant d'anciens titres ». Le *Cabinet des Antiques*, c'est donc bien, comme l'a écrit Nathalie Preiss dans son précieux petit livre sur Balzac (Figures et plumes, 2009, p. 60), « le sobriquet que du Bousquier, devenu du Croisier dans cette œuvre, attribue au salon d'Esgrignon à Alençon », - même si la ville d'Alençon n'est pas nommée.

Une chose m'a frappé, sur laquelle à mon sens on n'a pas suffisamment attiré l'attention. Dans la dernière page du *Cabinet des Antiques*, on lit ceci :

> Le marquis [d'Esgrignon] mourut en 1830, après avoir vu le Roi Charles X passant à Nonancourt où ce grand d'Esgrignon alla, suivi de la noblesse valide du Cabinet des Antiques, lui rendre ses devoirs et se joindre au maigre cortège de la monarchie vaincue. Acte de courage qui semblera tout simple aujourd'hui, mais que l'enthousiasme de la Révolte rendit alors sublime !

Or *La Vieille Fille* en sa fin fait sauter aussi dans le temps, et plus encore, de 1816 à 1830. Le chevalier de Valois, le noble éconduit, y meurt la même année, et « avec la monarchie, en août 1830 » :

> Il alla se joindre au cortège du roi Charles X à Nonancourt, et l'escorta pieusement à Cherbourg avec les Troisville, les Castéran, les Verneuil etc.

Il transmet même au roi déchu cinquante mille livres, en disant que cette somme venait des bontés de Sa Majesté, qu'enfin l'argent du dernier des Valois appartenait à la Couronne. Charles X fut-il attendri par le dévouement du chevalier ? En tout cas celui-ci « revint à Alençon aussi cruellement atteint par la douleur que par la fatigue, et il expira quand Charles X toucha la terre étrangère », l'Angleterre, à Weymouth le 16 août 1830.

Et *La Vieille Fille* en 1816 et *Le Cabinet des Antiques* 1822 se terminent donc en 1830, à la fin du règne de Charles X contraint de quitter la France, de traverser la Normandie pour gagner Cherbourg et s'embarquer au nord du Cotentin pour son exil.

x x

x

Balzac, qui dès le 30 juillet 1834 avait écrit à Mme Hanska, l'Etrangère qui faisait le tour des villes d'eau d'Europe avec son mari, en lui disant qu'il avait hâte de faire publier *Le Cabinet des Antiques* dans *La Revue de Paris* - alors réduit à 15 pages décrivant le salon des Esgrignon, allait encore penser à elle, quand plus tard il allait écrire le dernier roman dont je parlerai, *Modeste Mignon*.

Ce roman a été conçu au retour d'un voyage en Russie où Balzac avait retrouvé Mme Hanska. Il s'est rendu le 10 novembre 1843 au Havre pour y chercher une malle qui avait été réexpédiée par mer. Il a donc visité la ville et c'est elle qui sert de cadre à *Modeste Mignon*.

Leur relation complexe remonte à 1832. 1832, c'est l'année au cours de laquelle, le 28 février, Balzac a reçu d'Odessa une lettre signée « L'Etrangère ». C'était donc la célèbre Mme Hanska, qu'il rencontrera pour la première fois à Neuchâtel en Suisse le 25 septembre 1833 et qu'après de nombreuses autres liaisons il finira par épouser - car elle était devenue veuve - le 14 mars 1850 en Ukraine, avant de revenir avec elle en mai à Paris, de mourir rue Fortunée le 18 août, ses obsèques étant célébrées à Saint-Philippe du Roule et l'enterrement ayant lieu au cimetière du père Lachaise, où Victor Hugo prononça son éloge funèbre.

Cette date de 1832 mérite donc d'être rappelée quand on s'intéresse au roman le plus important pour le sujet que je traite aujourd'hui : Balzac en Normandie. Il s'agit de *Modeste Mignon*, qui était dédié lors de la publication du premier feuilleton dans les *Débats* le 4 avril 1844 « A une Etrangère » (certains, dont Sainte-Beuve, crurent qu'il s'agissait de la princesse Belgiojoso), puis dans l'édition corrigée « A une Polonaise », dans laquelle on ne peut que reconnaître Eve Rzewuska, jeune femme issue de la noblesse polonaise, devenue Eve Hanska par son mariage avec le riche comte Venceslas Hanski, propriétaire d'un grand domaine en Ukraine. Elle était âgée de 28 ans quand au début de l'année 1832, elle a posté d'Odessa la lettre à Balzac qu'elle avait signée « L'Etrangère ». C'est donc bien d'elle qu'il s'agit dans cette dédicace de *Modeste Mignon*, douze ans plus tard. Leur liaison amoureuse avait commencé à Genève le 25 septembre 1833. D'autres liaisons s'étaient mêlées à celle-ci qui a pourtant fini par un mariage tardif, comme c'est le cas pour Modeste Mignon avec Ernest de La Brière.

Jean Pommier, dans l'excellente préface qu'il a écrite pour *Modeste Mignon* dans le tome VII de l'édition du Club Français du livre, a noté la tendance de Balzac

à toujours mettre en place trois amoureux, et d'ailleurs *Modeste Mignon* parut d'abord sous le titre *Modeste Mignon ou les trois amoureux*. Celle que le même Jean Pommier a appelée « l'héritière mal gardée » va être sollicitée par le duc d'Hérouville, le poète Canalis et son collaborateur Ernest de la Brière, qui l'emportera finalement.

Harcourt d'Hérouville appartient à la famille d'Harcourt, originaire de Normandie. Un de ses ancêtres fut même gouverneur de la Normandie au XVIIe siècle. Il n'apparaîtra qu'en troisième prétendant vers la fin du roman.

Première surprise à la première lecture de *Modeste Mignon* : c'est avec un notaire, Maître Latournelle, que nous sommes invités à une promenade qui nous conduit du Havre à Ingouville avec sa famille et ses proches, dont son premier clerc, un petit bossu nommé Jean Butscha. Avec eux nous montons vers ce Montmartre du Havre d'où l'on découvre non pas les toits de Paris, mais la mer et l'embouchure du port, et même la Normandie la plus proche de nous aujourd'hui. Balzac évoque, je cite, « cette éminence qui, depuis Rouen jusqu'à la mer, côtoie le fleuve en laissant une marge plus ou moins resserrée entre elle et les eaux ».

Modeste Mignon est déjà nommée, et son premier soupirant est le premier clerc de Maître Latournelle, Butscha, le pauvre enfant naturel abandonné, le nain bossu. Elle habite à Ingouville avec sa mère ce qui était appelé *Le Chalet*, une somptueuse maison aménagée par Monsieur Mignon, autrefois le plus riche négociant du Havre, avant de partir ailleurs, très loin et de demander au nouveau propriétaire d'y loger encore Mme et Mlle Mignon. Mme Mignon est atteinte de la cataracte, et elle a perdu la vue. Mlle Modeste Mignon attire les regards et les désirs : ceux du nain bossu Butsha, ceux d'un nommé Dumay, déjà marié, un Breton ancien militaire.

Alors âgée de 20 ans, Modeste est une « blonde céleste », avec des yeux d'enfant à la fois malicieux et innocents, un visage digne de peintures de Raphaël ou de Léonard de Vinci. Mais c'est « une fille de la terre ». Son nom peut paraître trompeur, car celui qui est devenu le citoyen Mignon, son père, était, avant le Neuf Thermidor, le fils du comte de Bastie. Il n'était pas Normand mais provençal, et avait épousé une Allemande, fille unique d'un banquier. Ils avaient quatre enfants dont deux filles : la seule survivante était la dernière, Marie-Modeste Mignon. Charles Mignon après avoir fait fortune au Havre, puis fait faillite, était parti pour l'Asie Mineure sur *le Modeste*. La crise se situe dans les années 1825-1826, la mort de la sœur aînée, Bettina, en 1827, entraînant la cécité de Mme Mignon.

L'épouse du notaire, Mme Latournelle, qui accompagne Modeste à la messe, jure à Mme Mignon que sa fille est « sage comme la vierge de notre autel ». Modeste joue du piano, chante, compose même, « sans connaître l'harmonie, des cantilènes purement mélodiques ». Cela ne veut pas dire pour autant qu'elle soit amoureuse, comme le croit ou comme le craint sa mère.

La sœur de Modeste, Bettina, est morte à 23 ans d'une passion d'amour, et en s'écroulant dans les bras de sa cadette, elle lui a recommandé : « Ne donne pas ton cœur sans ta main, et surtout n'accueille aucun hommage sans l'aveu de notre mère ou de papa ». Cela n'a pas empêché Modeste d' « ouvrir sa fenêtre en espérant qu'il pouvait passer un homme », l'homme de ses rêves, le cavalier attendu qui la prendrait.

Elle fait lecture sur lecture dans trois langues, français, anglais et allemand dont Hugo, Byron et Goethe, dont Balzac connaissait assurément le personnage ambigu nommé Mignon dans *Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*. Aussi « un lyrisme intime bouillonna dans cette âme pleine des belles illusions de la jeunesse », et elle restait marquée par « sa naïveté germanique », héritée de sa mère. Sa voix même était amoureuse. Elle jouait, en imagination, la comédie de l'amour. Elle se voyait même en madame Latournelle, l'épouse de l'avocat ! Toutes ces rêveries étaient comme une nouvelle édition des *Mille et une nuits*, qu'heureusement Balzac nous a épargnée. Croyante, elle espérait que Dieu comblerait ses vœux.

Vint enfin le temps du vécu en amour, avec trois figures.

1. D'abord, un « futile et niais hasard qui décida de la vie de cette jeune fille » : elle vit « à l'étalage d'un libraire le portrait lithographié d'un de ses favoris, de Canalis ». C'est un poète, le baron de Canalis, membre de l'Académie française. Il veut se marier richement. Il habite à Paris, 29 rue du Faubourg Poissonnière. Il a le soutien puissant de Charles X. Modeste lui écrit, en signant O. D'Este. M. C'est en fait un ambitieux qui aurait bien voulu écrire un grand ouvrage politique.

2. Canalis a comme secrétaire bénévole un jeune Conseiller à la Cour des comptes, Ernest de La Brière, 27 ans. Canalis se moque avec mépris devant lui de la lettre de celle qu'il soupçonne d'être une fausse aristocrate. Il laisse à Ernest le soin de lui répondre en son nom. Suit enfin une longue lettre. Modeste répond à M. de Canalis dans une lettre qui émeut profondément Ernest. Chargé de lui répondre, il pose des questions. Elle répond. Et, de plus en plus intrigué par ce faux échange de correspondance entre la jeune fille et le faux Canalis (lui-même), il retient une place dans la malle-poste allant de Paris au Havre. Il peut apercevoir Modeste à la fenêtre du *Chalet* d'Ingouville, il demande son nom et pense qu'il ferait assez volontiers d'elle madame de La Brière… Il décide donc de continuer leur correspondance. Mais ce sont pour l'instant des lettres « où le cœur du noble et pauvre La Brière battait sous le brillant fantôme de Canalis ».

Pour Modeste Mignon, ces lettres sont autant de vagues de la mer. Ernest, qui se sent de plus en plus amoureux, se demande s'il peut continuer cette

tromperie et faire croire à la jeune fille que les lettres qu'il lui a envoyées sont de Canalis. D'où de nouvelles lettres où l'énigme perdure en attendant de plus en plus d'être dépassée. Modeste Mignon demande alors au prétendu Canalis de venir au Havre, à l'église, une rose blanche à sa boutonnière, pour qu'elle le voie avant de lui envoyer une nouvelle lettre.

C'est alors qu'intervient le retour du père, qui inspire à Modeste le « Chant d'une jeune fille » dont la partition est reproduite dans ce livre.

Le premier rendez-vous est fixé avec Canalis. C'est encore Ernest qui vient. Il arrive. Une voix intérieure crie « Le voilà ! » à Modeste. Il reste pendant toute la messe à la porte, mais finalement le rendez-vous n'a pas vraiment lieu. Elle se dit malade.

Modeste croit toujours que c'est Canalis qu'elle aime. Elle lui adresse une lettre. Elle reçoit une réponse bizarre, qui l'inquiète. C'est « le terrible imbroglio des amours de Modeste » où nous risquons de nous perdre nous-mêmes. Inévitable est l'accablement de Charles Mignon (*56 ans*) quand il apprend tout ce qui s'est passé en son absence et en particulier, tout récemment : « ma Modeste, [tombée], sur quoi ! sur un lâche qui l'abuse sous l'armure de papier doré d'un poète ».

C'est évidemment d'Ernest de La Brière qu'il s'agit, se faisant passer pour Canalis.

Précisément, La Brière se fait annoncer auprès de Charles Mignon. Il raconte tout, et dit « Je l'aime, et je suis aimé d'elle ». Charles lui explique qu'elle n'a pas la fortune qu'il pouvait attendre. Il l'admet. Il l'aime et Charles Mignon lui-même a l'impression d'avoir trouvé « la perle des gendres ». Il imagine donc un rendez-vous au Havre où Canalis et La Brière viendront l'un et l'autre et où tout devrait être alors clarifié.

De retour au *Chalet*, le père met Modeste en garde contre la correspondance qu'elle a entretenue. Elle croit toujours que c'est avec le poète Canalis et qu'il est le jeune homme qu'elle a vu au Havre. Charles lui révèle que ce n'est pas Canalis, mais Ernest de la Brière, son secrétaire. Toutefois elle doit les voir et donc *choisir*.

S'annonce alors un troisième amoureux, le duc d'Hérouville, qui a 33 ans, et qui est attiré par la fortune des Mignon. Ils arrivent tous en même temps. Tous les trois croient pouvoir gagner. Elle est donc au Havre avec ses trois prétendants.

Il faudra une partie de chasse où va s'opérer le dénouement. Elle a lieu à Rosembray, les 7, 8, 9 et 10 novembre sur une terre récemment achetée par le duc de Verneuil. Au terme, c'est Ernest de la Brière qui l'emporte. Il va épouser cette Modeste Mignon qui, si l'on revenait au passé noble de sa famille, est Modeste de La Bastie, et il va devenir ainsi le vicomte La Bastie-La-Brière.

Il est essentiel pour terminer, que je mette l'accent sur cet épisode final de Rosembray. Aucun château connu de Normandie ne porte ce nom. La finale Bray correspond à une région de Normandie. Dans l'édition de la Pléiade

dirigée par Pierre-Georges Castex, on suggère que « ce pourrait être la contamination de deux noms de châteaux, celui de la famille de Rosambo, près de Mantes et celui de Folembray, près de Coucy ».

Le projet au point de départ a été celui d'une chasse royale en Normandie. Si le roi Charles X y allait, il pourrait tout arranger dans cet imbroglio apparemment impossible, les rivalités suscitées par Modeste Mignon et la substitution d'identité. Mais ce serait sans doute trop difficile, et une suggestion l'a emporté : le château de Rosembray, de l'autre côté de la forêt de Brotonne. Cette partie de chasse est une partie de chasse à l'amour :

> Chose étrange, les trois amants de Modeste se rendirent à Rosembray, tous le cœur plein d'espérance et ravis de ses adorables perfections.

C'est donc dans ce domaine superbe, qui appartient au duc de Verneuil, mais a été bâti sous Louis XIV et serait digne de Charles X, qu'a lieu le dénouement dans un décor aristocratique et un paysage normand.

Pierre BRUNEL